Prédication : Marc 6 v6b-13 et v30-44 « Presque rien à partager »

Michel Bertrand, Sanary, 17 juillet 2016

« Venez à l'écart, dit Jésus, ***et reposez-vous un peu »***.
Qui ne serait disposé, quand les tragédies de l'histoire envahissent nos vies, à suivre le Maître à l'écart pour retrouver un peu de paix ? Qui ne serait réceptif, en période estivale et, pour beaucoup, en ce temps de vacances, à une telle invitation au repos ?
En tout cas pas les disciples, qui reviennent fourbus de leur envoi en mission. Il est vrai qu'ils se sont montrés particulièrement performants. Par leur prédication, ils ont chassé les démons, guéri les malades, suscité des conversions. Bref, avec eux on peut dire que l'évangélisation, çà marche ! Ils sont donc légitimement fiers, et sans doute pressés, de rapporter à leur Maître ***« tout ce qu'ils ont fait »***. Car comme nous, ils mesurent leur fidélité aux critères de ce monde, ceux de la réussite, du résultat, de la rentabilité.
Nous connaissons bien cette obsession du **« faire »** qui habite chaque être humain et, particulièrement, notre société de performance. Cette forme profane de salut par nos œuvres qui envahit notre existence jusqu'à l'épuisement. Au point que, même en vacances, elle s'invite de manière pernicieuse, remplissant jusqu'à ras bord nos journées d'activités diverses. Et à la rentrée, nous pourrons dire à nos amis, « nous avons fait de la voile », « nous avons fait les Calanques »… Faire, faire, toujours faire.
Ici, Jésus interrompt l'activisme missionnaire de ses disciples en leur proposant de ***« venir à l'écart »*** et de ***« se reposer un peu »***. Pour cela, il va les « mener en bateau », si je puis dire, au propre et au figuré, car, on le verra, leur escapade en barque ne sera pas de tout repos. Elle va même déboucher sur une sérieuse remise en question de leur compréhension de l'évangélisation.
Alors pour réfléchir à notre mission d'*Eglise de témoins* dans un monde douloureux, je vous propose de nous laisser, nous aussi, « embarquer » par Jésus, solidaires à la fois de ces disciples déconcertés et de cette foule désorientée qui, les uns et les autres, nous ressemblent étrangement.

1

Et d'abord regardons cette **foule** qui ne lâche pas Jésus et les siens. Même quand ils essaient de lui échapper, elle les rattrape, ne leur laissant aucun répit et les privant de tout repos.
Or ne nous arrive-t-il pas, à nous aussi, d'être débordés de la sorte, peut-être même excédés par une foule de sollicitations qui réclament, de notre part, une disponibilité infinie, écrasés aussi par les nouvelles douloureuses qui nous accablent ? Avec ce sentiment de ne plus trouver de moment de paix, de ne plus avoir de vie propre, personnelle ou familiale, d'être dépossédé de soi-même par les autres, comme ici Jésus et ses disciples submergés par la foule qui se presse.
En effet, ce jour-là, souligne le texte, ***« beaucoup de monde »*** afflue vers eux. Les gens ***« vont »***, ils ***« repartent »***, ils ***« courent »***. Tels sont les verbes employés. Comme si leurs mouvements désordonnés disaient déjà quelque chose de l'incertitude et de l'ambiguïté de leur quête. Ils ***« vont »***, ils ***« repartent »***, ils ***« courent »***, ils sont perdus, déboussolés, à la recherche d'une Parole pour orienter leur vie. Aussi veulent-ils écouter encore et encore ce Nazaréen qui a fait monter en eux une folle espérance. Et devant ***« ces brebis qui n'ont pas de berger »***, il est dit que Jésus ***« est ému de compassion »***. Le terme grec employé ici est fort : Jésus est ***« pris aux entrailles »***, il est « pris aux tripes » par le désarroi de ces gens.
Ainsi, avant de dire et de faire quoi que ce soit, Jésus commence par entendre et accueillir leur détresse. Par cette attitude, il rappelle à ses disciples, grisés par leurs premiers succès missionnaires, que leur priorité n'est pas avant tout de **« faire »**, fut-ce avec efficacité pour avoir des résultats ! Mais c'est d'abord de se laisser toucher par les souffrances, les attentes et les cris de la terre. C'est seulement de cette manière que leur parole pourra rejoindre et prendre en charge toutes les faims des hommes : misère matérielle, soif spirituelle, besoin de reconnaissance, quête de sens, recherche de paix intérieure…
Pour autant, Jésus n'ignore pas la dangereuse versatilité de cette foule. Il sait bien que peu à peu un écart se creusera, jusqu'à la rupture, entre les attentes de cette multitude et le royaume qu'il

annonce. Il sait que cette foule qui aujourd'hui l'écrase de son admiration, demain l'accablera de son opprobre et de son mépris. Oui, la suite de l'évangile, comme d'ailleurs l'histoire et l'actualité nous rappellent que les foules ***« sans bergers »***, les peuples en souffrance, finissent parfois par s'en remettre à de mauvais bergers, qu'ils soient religieux ou politiques. Mauvais bergers, mais qui eux au moins les rassurent. Quitte à les faire marcher au pas, au pas de la loi ! Leur loi mortifère porteuse de haine et de violence. Ce n'est pas un hasard si, entre l'envoi en mission des disciples, que nous avons lu, et notre épisode de la multiplication des pains, l'évangéliste décrit un autre repas, le banquet funeste au cours duquel Hérode ordonne et met en scène la décapitation de Jean-Baptiste. Et nous qui avions pensé et espéré que ces horreurs terrifiantes avaient disparu… Jésus, lui, n'ignore rien des ravages causés par la folie meurtrière des forces du mal et des puissances de ce monde, il sait vers quels malheurs elles peuvent conduire les hommes.
Et c'est justement pour les éviter qu'il appelle ses disciples, et nous avec eux, à être une *Eglise de l'écoute.* Ainsi, avant d'être une communauté qui parle et qui agit et qui s'agite, il importe d'écouter les inquiétudes, les colères, les révoltes qui tourmentent nos sociétés en crise et qui font le lit des populismes, des extrémismes et des fanatismes de tous bords que l'on voit déferler aujourd'hui sur l'Europe et ailleurs dans le monde. Ecouter donc, écouter les pleurs et les peurs de ceux dont la vie est brisée, et les porter devant Dieu dans la prière. Ecouter les questions et les souffrances qui montent du désarroi ***« des foules sans bergers »***, y compris nos propres questions et nos propres peurs. Telle est la première mission de l'Eglise : écouter et accueillir chacun tel qu'il est et non comme on voudrait qu'il soit, tout simplement parce qu'il est, lui aussi, comme chacun de nous, au bénéfice de la compassion du Christ.

2

Toutefois cette compassion du Christ ne se limite pas à écouter. On le voit dans ce passage où Jésus va aussi parler et agir. Il va pour cela solliciter ses disciples, et nous avec eux, afin de soulager toutes ces vies blessées, cabossées, déchirées, naufragées qui peuplent notre monde. C'est ce à quoi nous invite notre Eglise avec la campagne qu'elle a lancée, à l'occasion du 14 juillet, expliquée dimanche dernier par le président du conseil presbytéral, afin de mobiliser l'opinion publique et nous mobiliser concernant *« l'accueil des exilés ».* Ces foules errantes qui se pressent à nos frontières, fuyant la misère, la guerre ou le terrorisme, celui-là même qui vient frapper dans notre propre pays.
C'est donc maintenant vers l'attitude **des disciples** que je vous invite à nous tourner pour voir comment ils envisagent de mettre en pratique concrètement cette compassion à laquelle Jésus les appelle et nous appelle. Une compassion qui semble d'ailleurs, à première vue, ne pas leur faire défaut. En effet, voyant que Jésus n'en finit plus de prêcher, les disciples, pleins de zèle, s'inquiètent pour ces pauvres gens, craignant de les voir tomber d'inanition… et eux avec ! Toujours désireux de **« bien faire »** et toujours soucieux de maîtriser la situation, ils suggèrent à leur Maître de les ***« renvoyer »*** afin qu'ils aillent quérir de quoi manger.
Mais Jésus leur répond : ***« Donnez-leur vous-mêmes à manger »***. Ce nouvel ordre a de quoi surprendre quand on sait qu'il s'adresse à des hommes fatigués à qui il avait lui-même proposé de se ***« reposer un peu »***. Il n'est pas étonnant qu'il déconcerte les disciples. On perçoit même une pointe d'irritation, voire d'insolence, dans leur réaction faussement naïve : ***« nous faut-il aller acheter pour deux cents deniers d'argent ? »***. Car au fond, ils sont réalistes, ces disciples, ils ont les pieds sur terre, on se sent proches d'eux. On les comprend, quand ils s'interrogent légitimement sur ce projet et son coût, comme nous le faisons dans nos Eglises, nos associations ou nos vies personnelles. Et puis, nous le savons bien, on nous l'a assez dit, « on ne peut pas accueillir toute la misère du monde » ! Nourrir une foule aussi nombreuse coûterait ***« 200 deniers »***. En plus, on n'est même pas sûr que ces gens, que Jésus demande de nourrir, soient de bons croyants dûment convertis ! Peut-être aussi que ces disciples ont appris, comme les pasteurs, à déléguer. Comme les pasteurs, c'est de l'annonce de la Parole que Jésus les a chargés, pas de l'intendance. Après tout, la diaconie et l'entraide sont là pour çà ! Par conséquent, ils veulent bien nourrir les gens de « bonnes paroles », s'occuper de leur âme, mais pour le reste qu'ils se débrouillent et se prennent en main. Là encore, de « bons apôtres » nous le rappellent chaque matin : les pauvres ne doivent pas devenir des assistés !

Décidément, il est loin le temps, chers amis, où des mains invisibles écrivaient sur les murs de nos villes **«** soyez réalistes, demandez l'impossible ! **»** C'est pourtant cet impossible à vues humaines que Jésus va demander à ses disciples, bousculant leur réalisme qui n'est souvent, aujourd'hui, que l'autre nom du cynisme de la société et de notre propre égoïsme. Car je dois dire que lorsque je me promène dans le port de Sanary, et que je vois les terrasses pleines, des bars et des restaurants, quand je regarde ma propre vie, j'ai du mal à penser que nous n'avons rien à donner ni à partager.
Et pourtant, je rechigne, moi le premier, et nous rechignons, comme les disciples rechignent, quand Jésus leur dit ***« donnez leur vous-mêmes à manger ».*** Au point qu'il doit revenir à la charge, presque agacé, insistant même : ***« combien avez-vous de pains ? Allez voir ! »***. Il y a dans ce détail une ironie cruelle, car devant l'insistance de Jésus, les disciples vont être obligés de reconnaître non seulement leur incompréhension mais encore leur désobéissance. En effet, lors de l'envoi en mission, vous l'avez entendu, Jésus leur avait dit de ne prendre ***« ni pain, ni argent, ni sac… »***. Or les disciples ont quand même emporté quelques provisions pour la route. Un bien maigre casse-croûte il est vrai, un **« presque rien »,** mais qu'ils pensaient garder discrètement pour eux.
Sans doute considéraient-ils, toujours réalistes, que ce serait de toutes façons insuffisant pour nourrir cette foule. ***« Cinq pains et deux poissons »***, c'est en effet dérisoire, quand on rêve de toute-puissance évangélique. Comme nous aussi nous sentons démunis et impuissants devant les menaces et les drames qui envahissent notre pays et notre terre.
*****
C'est pourtant à partir de ce **« presque rien »** que Jésus va rassasier la foule. Il ne va pas le **« faire »** de manière spectaculaire, comme sans doute ses disciples l'auraient attendu, en vue d'impressionner la foule et convertir en masse. Mais il va accomplir plutôt une sorte « d'anti miracle » puisqu'il ne s'accompagne d'aucune manifestation de puissance, aucune force bousculant visiblement l'ordre de la nature, rien de prodigieux à repérer et à admirer. Jésus prononce simplement ***« une bénédiction »***, il ***« rompt le pain »***, il met en circulation le **« presque rien »** apporté par ses apôtres et la foule est nourrie.
Par ces gestes, si ordinaires, le Christ propose aux disciples une compréhension de la mission, différente de celle, triomphante, qu'ils avaient conduite jusque là. Ils doivent maintenant comprendre que l'Evangile d'un crucifié ne se révèle pas dans la force d'une évidence qui s'impose, mais dans la fragilité d'une vie qui s'expose. Ici commence pour l'Eglise et pour chaque croyant l'humble mission du ***« presque rien »***. Puisque c'est en effet du manque des disciples, de leur indigence, de leur incompréhension, et même de leur désobéissance, que le Christ va susciter ici la surabondance.
C'est pourquoi, chers amis, ne nous culpabilisons pas de nos propres faiblesses, ne nous désolons pas de nos fragilités, ne nous décourageons pas de nos infidélités. Elles ne sont ni désespérées, ni désespérantes si nous les confions au Christ. Car il peut faire, de ce qui paraît insignifiant et voué à l'échec, une nourriture pour le monde. Ainsi, même quand nous sommes insatisfaits de ce que nous **« faisons »**. Même quand nous sommes découragés ou fatigués comme les disciples. Même quand les forces déclinent avec l'âge ou la maladie et que le champ d'action se rétrécit. Même quand on croit n'avoir plus rien à donner, le Christ nous dit qu'il est encore possible de partager le **« presque rien »** que nous avons encore. Le **« presque rien »** que nous pensons ne plus avoir… et que nous avons pourtant. Le **« presque rien »** que nous avons… et que, peut-être, nous aimerions bien garder pour nous. Sauf que les ***« foules sans bergers »***, et ce sont aussi parfois nos plus proches prochains, sont toujours là, et elles attendent, et elles ont faim de parole et de pain. Alors Jésus nous dit ce matin ***« allez voir »***. Oui, allons voir, amis, frères et sœurs, et cherchons bien au fond des poches et des sacoches de nos vies, il doit certainement nous rester encore quelque chose à donner et à partager… Juste un **« presque rien »**, à confier à la grâce de Dieu.

Amen